

Introducing a new Journal!

MANUSCRIPTS OF THE MIDDLE EAST

A JOURNAL DEVOTED TO THE STUDY
OF HANDWRITTEN MATERIALS OF THE MIDDLE EAST

Edited by Jan Just Witkam



volume 1 (1986), 124 pp.	Dfl. 100.00
volume 2 (1987), c. 160 pp.	Dfl. 107.00
volume 3 (1988), c. 160 pp.	Dfl. 107.00

Contents of volume 3 (1988)

Preface

From archetype to oral tradition: editing Persian and Turkish literary texts,
by Barbara Flemming

On transcribing Ottoman texts, by Robert Anbegger

The function of the *Mamdūh* in the 7th *maqāla* of the *Tuhfat al-'Irāqain*
by Khāqānī Shirwānī, by A.L.F.A. Beelaert

Why transcribe Ottoman Turkish texts?, by H.E. Boeschoten

The transmission of early Persian ghazals
(with special reference to the *Dīvān* of Sanā'ī), by J.T.P. de Bruijn

In search of formal identity and difference: considerations based on collating some
Turkic manuscripts, by M. van Damme & H. Braam

The collected letters of Shaykh Aḥmad Sirhindī, by J.G.J. ter Haar

The transmission history of a text of joint authorship, by Barbara Kellner-Heinkele

The long road to a critical text of the *Shahname*, by Djalal Khaleghi-Motlagh

Some aspects of the cataloguing of Turkish manuscripts, by Günay Kut

Some remarks on the textual history of a famous late sixteenth-century world history:
the case of Muṣṭafā 'Alī's *Künhü l-'aḥbār*, by Jan Schmidt

The textual history of the correspondence between Ṣadr ad-dīn-i Kūnawī
and Naṣīr ad-dīn-i Ṭūsī, by Gudrun Schubert

Principles and practice of editing Ottoman texts, in historical perspective,
by Andreas Tietze

The *Munājāt* or *Ilāhīnāmah* of 'Abdullāh Anṣārī, by Bo Utas

Establishing the stemma: fact or fiction?, by Jan Just Witkam

DĪVĀNĪ OU TA'LĪQ: Un calligraphe au service de Mehmet II, Sayyidī Mohammad Monṣī

Francis RICHARD

L'écriture de cinq manuscrits, copiés entre 883 et 890 H. pour la bibliothèque de Mehmet II par Sayyidi Mohammad Monṣī, évoque la graphie de pièces diplomatiques émanant notamment de la chancellerie Aq-qoyunlu. Cette tentative d'introduction d'un style propre à la chancellerie dans le domaine de la calligraphie des manuscrits resta sans lendemain; elle permet cependant de montrer l'importance des maîtres calligraphes des Divans des princes dans la création de nouveaux styles d'écriture.

The handwriting of five manuscripts which were copied between 883 and 890 H. for Mehmet II library by Sayyidi Mohammad Monṣī, reminds of the writing of diplomatic documents mainly issued by the Aq-qoyunlu chancery. This attempt at introducing a style peculiar to the chancery in the sphere of manuscripts calligraphy was short-lived; anyhow, it enables to show the importance of master calligraphers working for Princes' Divans in creating new calligraphic styles.

L'écriture que les Iraniens nomment *Ta'liq*, et dont le nom signifie quelque chose comme "suspension", sans doute à cause de la forme des lettres¹, n'a pas connu l'immense fortune rencontrée dans le monde iranien par le *Nasta'liq*; elle a également été beaucoup moins étudiée. Pourtant le *Ta'liq* mériterait de faire l'objet de recherches plus approfondies, tant à cause de ses caractères très originaux que de sa grande diffusion géographique.

On s'accorde habituellement pour faire naître le *Ta'liq* vers la même époque que le *Nasta'liq*, en Iran. Ainsi peut-on voir déjà un exemple de *Ta'liq* dans l'écriture du Firman du Sultan Ahmad Jalāyer promulgué en Zū l-Qa'da 773H./1372 au sujet de la *Zāviya* de Ṣayḥ Safī en faveur du Ṣayḥ Sadr al-Dīn Mūsā qui est conservé à la B.N. (Supplément persan 1630)². Un *Ta'liq* originel, dont peu d'exemples seraient conservés, et que l'on nomme parfois *Ta'liq-e qadīm* ou *Ta'liq-e asl*, pourrait remonter à des types d'écritures introduits dès les XI^e-XII^e siècles (V^e-VI^e H.), mais ils n'auraient pas été employés systématiquement avant le XIV^e (VIII^e H.), et à la fin de ce siècle, ils auraient fait place au *Ta'liq* "brisé", dit aussi *Ṣekaste Ta'liq* ou plus simplement, en Iran, *Ta'liq*³.

En fait, on peut déceler dans des manuscrits persans anciens certaines particularités qui rappellent les formes graphiques du *Ta'liq*. Les écritures étant malaisées à caractériser et à différencier, on parle parfois improprement dans ce cas de *Nashī* cursif. Ces particularités sont une certaine tendance à lier des lettres habituellement non liées entre elles, la coutume de modifier les

formes de certaines lettres en fonction de la présence de ces ligatures étrangères à la graphie normale du *Nash*, ou encore la fait que la queue supérieure de l'*alif* se trouve placée à gauche du trait vertical de la lettre. Si des ligatures sont déjà présentes dans un autre type d'écriture arabe, le *Riqa*, les formes prises par les lettres elles-mêmes paraissent tout-à-fait différentes dans le *Ta'liq*.

Parmi les manuscrits persans de la Bibliothèque nationale de Paris, nous avons pu relever quelques exemples d'écritures dont le caractère et les ligatures se rapprochent de ceux du *Ta'liq*. C'est le cas du ms. Suppl. persan 1786 (Pl. VIII A), un *Aḡrāz al-Tibbiya* de Ğurḡānī, copié en 6[50]H./12[52], mais malheureusement dépourvu de mention du nom du copiste et du lieu de la copie, ou encore de feuillets refaits de certains manuscrits⁴. Un autre manuscrit, beaucoup plus caractéristique, est copié dans une écriture annonçant le *Ta'liq* par de très nombreux traits (forme des lettres et ligatures, Pl. VIII B), le ms. Suppl. persan 1372, recueil d'astrologie et de mathématiques, dont les ff.40v à 55 ont été copiés en 720H./1320, sans indication de lieu, par Naḡm al-Dīn b. Kamāl al-Ā'ima al-Bārḡilīḡi. C'est déjà le cas également du ms. Suppl. persan 1353 (Pl. IX A), un recueil de traités d'*Enṣā*, dont le *Tavassul ila l-Tarassul*, copiés à Antalya, au pays de Rūm en 684H./1286 par un copiste, Ibn al-Falakī, qui a ajouté nombre de pièces de son cru aux traités, et qui appartenait très vraisemblablement aux services de la chancellerie d'un prince⁵. Nous pensons qu'il n'est peut-être pas exagéré d'avancer qu'il existait déjà alors une écriture persane "cursive", peu éloignée du *Ta'liq*, utilisée

1. Ḥosrow ZA'IMI, dans un article de la revue *Honar va Mardom* (n°181, 1353H./1974-5, p.36-37), intitulé "Az Nasta'liq tā Nasta'liq", affirme bien que le terme de *Ta'liq* lui paraît impropre, mais reconnaît ne pas être en mesure d'en fournir d'autre pour cette écriture. De fait, le sens du mot *ta'liq* serait à préciser: dans cette écriture les lettres sont-elles "accrochées" entre elles?

2. cf. Priscilla P. SOUCEK, "The Arts of Calligraphy", *The Arts of the Book in Central Asia 14th-16th Centuries*. Paris-Londres, 1979, p.18, qui reprend les données traditionnelles.

3. Telle est la thèse que développe avec beaucoup de vraisemblance Ali ALPARSLAN dans la notice "Khatt", *E.I.*², IV, p.1154-5.

4. Ainsi le ms. B.N. Suppl.persan 898 f.18, folio d'un *Marzbān-nāme* qui manquait et a été refait aux XII^e-XIV^e s., en Asie Mineure semble-t-il. Un autre ms. de la B.N., Suppl. persan 1392, une copie soignée en "*Nashī*" du *Kimīyā-i Sa'adat* de Ghazzali du XIV^e s., présente certaines formes de lettres et certaines liaisons qui rappellent le *ductus* du *Ta'liq*.

5. On sait que la chancellerie Seldjoukide de Rūm utilisait déjà le persan en 657H./1259 (cf. l'article "Inshā", *E.I.*², III, p.1275). La chancellerie ottomane ne commencera à utiliser le turc que vers le XV^e s., tout en continuant à se servir largement du persan.

lors de la rédaction des documents officiels et des correspondances princières. Un autre indice en serait la présence de courtes notes de date ancienne (XIV^e s. notamment) dans cette même écriture "cursive" proche du *Ta'liq* sur les feuillets de garde de nombreux manuscrits de provenance iranienne. Enfin, un indice de l'utilisation dès une date fort ancienne de ce style d'écriture pour la rédaction d'actes religieux officiels peut se voir à la fin d'un ms. de l'Université d'Istanbul: les certificats autographes d'Ibn al-*Arabī* (déb. VII^e s.H./XIII^e s.) qui terminent le ms. coté AY 79.

Le *Ta'liq* semble avoir été dès l'origine essentiellement une écriture de chancellerie. Il le restera toujours. Ceux qui l'ont pratiqué sont presque tous des *monšī*, des épistolographes au service des *dīvān* des princes ou des grands sanctuaires religieux. Cette écriture présente l'avantage, par ses ligatures, de rendre très difficile l'altération des documents officiels⁶. Elle demande de la part du copiste, à cause de sa difficulté de réalisation, une formation spéciale et requiert une virtuosité qui la réserve à un petit nombre d'écrivains ou de calligraphes des *dīvān*. Un trait caractéristique des documents écrits en *Ta'liq* est l'habitude de terminer chaque ligne par une sorte de courbe ascendante et de munir les lettres finales de la ligne de longues boucles. Enfin, lorsqu'il est peu ponctué, ce qui arrive souvent, le *Ta'liq* est difficile à lire pour un œil peu exercé. En usage à une époque où le persan est devenu langue diplomatique, plusieurs souverains ont employé à la même époque, du Bosphore à l'Inde, des épistolographes maîtres dans l'art de rédiger des actes dans un style très orné et de les écrire dans un élégant *Ta'liq*, notamment aux XV^e et XVI^e s. (IX^e-X^e H.).

Grâce au *Golestān-e Honar*⁷, rédigé par Qāzī Mīr Ahmad Qomī, né en 953H./1546-7, lui-même *monšī* et fils de *monšī* au service des Safavides, on peut connaître

6. Sur les graphies et ligatures propres aux écritures de chancellerie, que l'on retrouve spécialement fréquentes dans le *Ta'liq*, on peut renvoyer aux remarques fort pertinentes qui figurent dans l'introduction de L.FEKETE-G.HAZAI, *Einführung in die Persische Paläographie, 101 Persische Dokumente*, Budapest, 1977.

7. GAZI AHMAD, *Golestān-e Honar*, éd. Ahmad SOHEYLI H^WĀNSĀRĪ, Téhéran, 1359H./1980-81, p.42-56.

8. Une pièce en *Ta'liq* attribuée à Tağ figure p.37 de l'article cité de ZĀ'ĪMĪ.

9. Comparer: Mahdī BAYANĪ, *Fehrest-e Nemūne-ye Hotūt-e Hoš-e Ketābhāne-ye Šāhanšāhi-ye Īrān, ke be namāyeš gozašte šode ast*, Téhéran, 1329 H./1951, n° 1, p. 109. Une autre page calligraphiée en *Ta'liq* en 911H./1505-1506 par Darvīš ^cAbd-ullāh Monšī est reproduite pl. 14 de J. RYPKA, *Iranische Literaturgeschichte*, Leipzig, 1959.

10. Pour se faire une idée de la production de documents calligraphiés en *Ta'liq* dans les chancelleries, plusieurs actes officiels des Aq-qoyunlu, Uzun Hasan, Ya^cqūb, puis de son successeur Rustam, datés de 880 H./1475, 892 H./1487 et 898 H./1493, peuvent se voir en *fac-simile* in PAPA-ZIAN, *Documents persans du Matenadaran*, t.I, Firmans (XV^e-XVI^e s.), Erivan, 1956, n° 5, 6 et 7. D'autres exemples émanant de la chancellerie Aq-qoyunlu ont été publiés par FEKETE-HAZAI. Le plus remarquable est le doc. n° 20 de l'*Einführung*, pièce écrite en 877 H./1473 dans le *dīvān* d'Uzun Hasan, en un très beau *Ta'liq*. Son successeur, le sultan Ya^cqūb (884-896 H.) aurait d'ailleurs lui-même calligraphié une pièce poétique en *Ta'liq*, conservée à Istanbul au Musée des Arts turcs et islamiques. Un pièce en *Ta'liq*, calligraphiée pour Sultan Ya^cqūb et signée de ^cAbd al-Hayy b. Hāfiz Šayh Muhammad Buḥārī, figurant f.74v de l'Album H. 2153 de Topkapı, est reproduite pl.5 d'*Islamic Art*, I, New York, 1981. Deux autres *fac-simile* de documents Aq-qoyunlu ont été publiés par J. AUBIN, "Note sur quelques documents Aq Qoyunlu", *Mélanges Louis Massignon*, I, Damas, 1956, p. 123-147. Tous deux sont en *Ta'liq*, l'un est un Firman de Ġāhānšāh daté de 867 H./1463, et l'autre un Firman de Rustam Bēg, daté de Tabriz de 900 H./1495. Des *fac-simile* d'autres documents de cette période peuvent se trouver dans les "Études turco-safavides" de J.-L. BACQUE-GRAMMONT (cf. par exemple J.-L. BACQUE-GRAMMONT et Ch. ADLE, "Études Turco-Safavides. V", in *Studia Iranica*, VII, 2, 1978, où plusieurs documents des alentours de 1520 sont encore proches du *Ta'liq*, par exemple p. 225 et 239).

11. *Ahvāl va Asār-e H^Wāšnevisān...*, t. IV [éd. posthume par Hoseyn MAHBUBĪ ARDAKANĪ], Téhéran, 1358 H./1979, p. 257-275. Plusieurs fiches de Bayānī paraissent perdues.

les principaux maîtres dans l'art d'écrire en *Ta'liq*. Il leur consacre en effet tout le second chapitre de son traité.

Selon Qāzī Ahmad, le *Ta'liq*, qui existait déjà et proviendrait du *Riqā^c* et du *Tawqī^c*, a été codifié sous la forme qui existait encore de son temps par le maître H^Wāğa Tāğ Salmānī d'Ispahan au XV^e s.⁸

C'est dans ce *Ta'liq* mis au point par Tāğ que le calligraphe H^Wāğa ^cAbd al-Hayy Monšī Astarābādī rédigea en Iran oriental les actes officiels du sultan Abū Sa'īd (855-872H.), et, selon Qāzī Ahmad, il eut pour disciple Darvīš ^cAbd-ullāh Balḥī, de Balḥ, maître de grand talent, qui servit Abū Sa'īd puis Sultan Husayn Bayqarā (863-911H.) au Khorassan⁹. Le même auteur mentionne deux autres disciples qui furent également *monšī* au Khorassan à la même époque, Mīr Mansūr et H^Wāğa Ġān Ġabrā^cīl.

Toutefois, il serait vain de reprendre *in-extenso* la liste donnée par le chapitre second du *Golestān-e Honar*. Plus de vingt autres maîtres du *Ta'liq* y sont cités. Malheureusement, la plupart d'entre eux ne restent pour nous que des noms. Ces *monšī* n'ont pas calligraphié de livres manuscrits, mais seulement des documents officiels et on ne connaît pas d'exemple nettement identifiable de l'art de tel ou tel d'entre eux, le *monšī* ne signant pas les documents officiels eux-mêmes. Les personnages énumérés par Qāzī Ahmad sont surtout des hommes ayant servi comme secrétaires les princes Aq-Qoyunlu¹⁰, les Qara-Qoyunlu, puis les Safavides. Le *Golestān-e Honar* se fait l'écho de la transmission de l'art du *Ta'liq* en Iran depuis l'époque de Tāğ. Mahdī Bayānī avait par ailleurs commencé à recenser, à partir de différentes sources, et notamment à partir des oeuvres signées qui sont conservées, un certain nombre de calligraphes ayant écrit en *Ta'liq*, souvent ignorés par Qāzī Ahmad, et a pu recueillir ainsi 67 noms¹¹.

Le plus grand maître du *Ta'liq* est incontestablement H^Wāğa Iḥtīyār al-Dīn Hasan b. ^cAlī Gonābādī; un certain nombre de pièces calligraphiées signées de lui se rencontrent dans des albums d'amateurs (*muraqqa^c*). Selon le *Golestān-e Honar* il passa trente ans de sa vie comme *monšī* au service du gouverneur du Khorassan, à Hérat, et ne voyagea pas. Sa période d'activité se place au milieu du XVI^e s. (X^e H.), vers 935-971H./1529-1564. Les pièces de sa main qui sont conservées¹² sont des pages spécialement calligraphiées montrant sa maîtrise du *Ta'liq*. Il aura des élèves de renom, tel Mollā Ya^cqūb¹³.

La chancellerie safavide continua à utiliser largement le *Ta'liq*¹⁴, même si des pièces sont copiées en *Nasta'liq* ou d'autres en un style d'écriture plus simple et moins élaboré dit *tarassul*. Le *Golestān-e Honar* donne une liste des *monšī* safavides qui écrivirent le *Ta'liq*. Celui-ci fut également employé dans les sultanats d'Asie Centrale¹⁵. Toutefois il reste essentiellement une écriture de chancellerie et son emploi pour la copie de manuscrits n'est guère attesté.

Lors de son exil en Iran l'empereur moghol Homāyūn prit à son service comme *monšī*¹⁶ le persan Mīr Qāsem b. Mīr Mansūr et repartit pour l'Inde avec lui. A la mort d'Homāyūn (962H./1556) ce *monšī* resta au service d'Akbar, et l'usage du *Ta'liq* se perpétuera à la chancellerie moghole. Des Firmans d'Akbar sont copiés dans cette écriture¹⁷, qui sera cultivée en Inde avec bonheur. On y copiera même certains manuscrits

en *Ta'liq*¹⁸. A la fin du XVIII^e s. il existera encore en Inde d'excellents calligraphes pratiquant ce *Ta'liq*¹⁹.

En Iran, en revanche, le *Ta'liq* paraît tomber en relative désuétude dans les dernières décennies du règne safavide, même s'il est resté encore quelques calligraphes pour perpétuer jusqu'à nos jours la pratique de cette graphie difficile. La création d'un *Šekaste-Nasta'liq*, ou "*Nasta'liq* brisé" par des artistes comme Morteza Qolī Ḥān Šāmlū (m. 1100H./1688) ou surtout Šafī^cā (m. 1081H./1670) renouvelle les styles d'écritures en usage. Le nouveau *Šekaste* remplace progressivement l'ancien *Ta'liq*²⁰. Ce phénomène se constate si l'on examine les documents rédigés dans les chancelleries. Au reste cette évolution était prévisible car, au XVII^e s. (XI^e H.), c'était le plus souvent le *Nasta'liq* qui était préféré pour calligraphier lettres et actes officiels et le *Ta'liq* était plus rarement employé.

* *

On assiste dans l'Empire ottoman à une évolution un peu différente de celle que nous venons de décrire très sommairement à propos du monde iranien et de l'Inde. De fait, encore au XV^e s., le persan est la langue habituellement employée par la chancellerie ottomane, alors que la situation changera au cours du siècle suivant où le turc deviendra la langue officielle de l'administration.

La chancellerie ottomane utilisait, dès le début XV^e s./IX^e H., l'instar des autres chancelleries, le *Ta'liq* pour l'écriture des actes en persan²¹. La conquête

12. Sur H^Wāğa Iḥtīyār, voir BAYANĪ *H^Wāšnevisān...*, o. c., IV, p. 270 et planche 4, et M.T. DANES-PAŽUH, "Dabīrī va nevisandegī", *Honar va Mardom*, vol. 111, p. 56, n° 48. Voici une liste de quelques œuvres signées de lui:

-pièce datée de Hérat, de 947 H., à la Bibl. Süleymaniye d'Istanbul (reproduite par Z.C. ÖZSAYINER, "Hat Sanatında Marakkalar", *Antika, the Turkish Journal of Collectable Art*, II, 14, 1986, p. 17.

-Topkapı Saray Kütüphanesi, pièce H. n° 2138 (reprod. in article "Khatt, E.I.", pl. XXXVII).

-pièce de 971 H. à la Chester Beatty Library, Dublin (*Catalogue*, III, n° 349).

-pièce de 970 H., à Istanbul au Musée des Arts Turcs et Islamiques, Env. n° 2179).

-pièce de 968 H. reproduite par M.H. SEMSAR, "Nazārī be ḥatt-e ḥoš-e fārsī", *Honar va Mardom*, 72, 1346H./1967-8, p. 28.

-Huit feuillets non datés à la B.N. de Paris (Suppl. persan 485).

-Calligraphie attribuée à Iḥtīyār, in MĀYEL-HARAVĪ, "Moraqqa^c-sāzī dar dowre-ye Tīmūr", *Honar va Mardom*, 143, 1353 H./1974-5, p. 32.

Il fut également poète, cf. ḤAYYAMPUR, *Farhang-e Sohanvarān*, Tabriz, 1340 H./1962, p. 32.

13. cf. *Tazkere* de NASRABADĪ, ms. B.N. Suppl. persan 1505, f. 122v.

14. cf. par exemple FEKETE-HAZAI, n° 69, Syōzūmiz de Šāh Tahmāsb I de 956 H./1549.

15. Cf. lettre en persan de Nawrūz Ahmad Ḥān de Samarqand à Sulaymān Ier de 961 H./1554, in FEKETE-HAZAI, n° 74. Voir aussi la pièce persane calligraphiée en *Ta'liq* en 980 H./1572 par Imād b. Ġalāl al-Dīn Muh. Samarqandī reproduite pl. 9-9a de A. MURODOV, *Orta Osië Hattotlik San'ati Tarixidan*, Taškent, 1971.

16. *Golestān-e Honar*, p. 48-9.

17. Un bel exemple en est le Firman d'Akbar des alentours de 1598 reproduit par M. Brand et G.D. Lowry, *Akbar's India. Art from the Mughal city of Victory*, New York, 1985, n° 80, p. 120.

18. Dont un curieux exemple du début du XVII^e s., par Hāfiz ^cAbd-ullāh de Lahore, est la calligraphie du *Ta'lim-e Ṭavāyīye*, le Catéchisme de Bellarmin traduit en persan avant 1619 par les Jésuites (B.N. Persan 9).

19. De Patna, des années 1733-1739, le magnifique recueil manuscrit Suppl. persan 391 de la B.N., calligraphié sur papier marbré par le navvāb Muhammad Sādeq Tabātābā Nā'inī, est à rapprocher d'autres calligraphies du même artiste qui se trouvent à Berlin. Plus tardives, des pièces signées de Sa'adat ^cAlī Ḥān Bahādur, de 1182 H. figurent dans le recueil B.N. Suppl. persan 392 (f. 36, etc.). Le recueil B.N. Suppl. persan 392 (Pl. X A) contient par ailleurs, f.17 à 18 et 92 à 96, de fort intéressantes pièces: des modèles des lettres de l'alphabet en *Ta'liq*, avec leurs différents types de liaisons, calligraphiés en Inde au XVIII^e s.

20. En 1673, à Ispahan, chargé d'apprendre l'écriture persane de chancellerie, Pétis de la Croix apprendra encore à écrire le *Ta'liq*, à côté du *Nasta'liq*. Le cahier qu'il copia en *Ta'liq* à cette occasion est conservé à la B.N. de Paris (ms. Persan 219).

21. Par exemple FEKETE-HAZAI, n° 4, *Fath-nāme* de Mehmet Ier de ca. 818 H./1415, en *Ta'liq*.

de Constantinople amène l'installation des services de cette chancellerie dans la nouvelle capitale et la création du *Divān-e Homāyūn*. On ne connaît malheureusement guère de noms d'épistolographes ayant vécu à l'époque de Mehmet II (855H./1451-886H./1481). Son règne voit cependant la rédaction de magnifiques *Fath-nāme* calligraphiés en persan en un *Tā'liq* extrêmement soigné, tel le *Fath-nāme-i Aghriboz*²² ou un autre *Fath-nāme* des alentours de 1480 relatant la prise de Kafa par Gedik Ahmad²³.

Il se trouve par ailleurs que la B.N. de Paris possède deux manuscrits, séparés au XIX^e s., mais qui formaient à l'origine un seul et même volume, cotés Suppl. persan 1324 et 1325. Tous deux sans colophon, ils ont été calligraphiés en *Tā'liq*, très probablement à Istanbul pour un destinataire princier²⁴. L'un de ces manuscrits (S.P.1324) contient le texte des *Adāb al-Saltanat va l-vizārat*, un ouvrage en prose²⁵, dont l'auteur, un sunnite, n'est pas connu. C'est un recueil de préceptes à l'intention des princes et de leurs ministres, divisé en deux chapitres (*bāb*), eux-mêmes subdivisés respectivement en 4 et 3 *fasl*. L'autre manuscrit (S.P. 1325, Pl. X B) renferme la *Rāhat al-Insān*, un autre ouvrage de morale²⁶. L'auteur, Šarīf²⁷, après une brève préface en prose, développe des préceptes attribués à Anūšīrvān b. Qubād le Juste, sous forme d'un *masnavī* de 410 *bayt*, où chaque précepte fait l'objet de 4 *bayt*. Il se pourrait (cf. f° 5) que le texte ait été mis en vers à l'intention d'un prince nommé *Ġahānšāh*, sans doute le Qaraqoyunlu

Muzaffar al-Dīn Ġahānšāh qui régna de 841H./1437-8 à 872H./1466-7 en Āzarbāyġān.

Ces deux très intéressants exemples de l'emploi du *Tā'liq* pour la copie de manuscrits sont très vraisemblablement, si l'on considère le décor enluminé des manuscrits, l'œuvre d'un *monšī* ayant travaillé pour un prince ottoman, Mehmet II ou son successeur. Le décor semble en effet contemporain de la calligraphie.

Ces deux exemples ne sont pas isolés car on connaît d'autres manuscrits copiés en *Tā'liq* dans l'Empire ottoman à la fin du XV^e s. Ce sont des exemplaires très soignés, tous dûs à un *monšī* impérial, calligraphe de grand talent, venu de la cour des Aq-qoyunlu se mettre au service de Mehmet II²⁸, Sayyidi Muhammad al-Monšī.

Voici les manuscrits que nous avons pu recenser:

— le manuscrit A.3267 de Topkapı Sarayı²⁹, copie du traité de Suhravardī intitulé *Hikmat al-İsrāq*, copié en 882H./1477-78 pour la bibliothèque du Sultan Mehmet II, ainsi que l'indique la dédicace du premier feuillet.

— un autre manuscrit de la bibliothèque de Topkapı³⁰, coté R.475, calligraphié en 883H./1478-9 par le même Sayyidi Mohammad, qui se qualifie lui-même dans le colophon de Monšī-i Soltānī (Pl. XI B). C'est là bien l'indice qu'il était alors épistolographe de Mehmet II. Le manuscrit copié est un recueil de textes concernant le soufisme. La graphie du *Tā'liq* rappelle

22. Référence in ALPARSLAN, "Khatt", E.I.².

23. Tant le style que l'écriture sont soignés. Le document est reproduit par A. BENNIGSEN (et alii), *Le Khanat de Crimée dans les Archives du Musée du Palais de Topkapı*, Paris, 1978, p. 52-54.

Un autre exemple, contemporain, de *Tā'liq* (ottoman ?), nommé "*Celi Divani*", est publié sans identification ni références pl. 9 p. 115 de J. REYCHMAN et A. ZAJACZKOWSKI, *Handbook of Ottoman-turkish Diplomatics*, La Haye-Paris, 1968. Il est, en fait, repris de J. ARBERRY, *Specimens of Arabic and Persian Paleography*.

Les archives de Topkapı sont, par ailleurs, riches en documents, datés de 860-890 H. surtout, qui seraient en *Tā'liq* (cf. Ü. ALTINDAĞ, *Topkapı Sarayı Müzesi Osmanlı Saray Arşivi Kataloġu, Fermānlar*, I, n° E.1-12 476, Ankara, 1985, p. 1-4). N. LUĞAL et A. ERZI ont, enfin, publié à Istanbul en 1956 une étude sur un recueil de *Monšāt* arabes, persanes et turques datées de 871-78 H., du temps de Mehmet II.

24. Le ms. S.P. 1325 formait la suite du ms. 1324 et porte au f.1 le cachet du Sultan Selim Ier (918-926 H.), tandis que le ms. 1325 porte f.39v un cachet avec ce qui semble être la tughra du Şehzade Ālemşāh (m. 916 H.).

Le ms. 1324 compte 28 feuillets et le ms. 1325, 35. Le papier est oriental et les cahiers sont quaternions. Chacun d'entre eux est orné à son f.1v d'un *sarloh* et tous les feuillets écrits sont encadrés d'un bandeau doré. Le nombre lignes à la page est de 7.

25. A. MONZAVI, *Fehrest-e Noşehā-ye hattī-ye fārsī*, Téhéran, s.d., II, 2, n° 14760-61, p. 1514. Voir aussi E. BLOCHET, *Catalogue des manuscrits persans de la B.N.*, II, Paris, 1912, n° 770, p. 40.

26. BLOCHET, *o.c.*, III, Paris, 1928, n° 1763, p. 312-3; MONZAVI, *o.c.*, II, 2, n° 15 846, p. 1611.

27. Il se nomme lui-même (f.2) *šā'er-e ġavān*, "poète jeune" (ou "talentueux").

28. Cf. S. TANSEL, *Osmanlı Kaynaklarına Göre Fatih Sultan Mehmed'in Siyasî ve Askerî Faaliyeti*, Ankara, 1953, p. 323. Il était auparavant secrétaire de Uzun Hasan.

Il se pourrait qu'il s'agisse du même personnage que le "Sayyid Mohammad Monšī" qui a composé une brève relation de la conquête de la Morée par Bajazet II (1499-1502), dont une copie en turc figure dans le ms. Suppl. turc 1170 de la B.N. Ce pourrait être un *Fath-nāme* composé par notre *monšī*.

De plus, une pièce calligraphiée en différentes écritures, et notamment en *Tā'liq*, datée de 886 H. et signée Muhammad, est conservée à l'Université d'Istanbul (cf. BAYANI, *H^w oşnevisān*, *o.c.*, IV, n° 1, p. 257). Peut-être lui est-elle due?

29. F.E. KARATAY, *Topkapı Sarayı Müzesi Kütüphanesi, Araçça Yazmalar Kataloġu*, Istanbul, 1966, n° 6696, p. 637. Le manuscrit compte 158 feuillets et comporte 9 lignes à la page. Il a été exposé en 1983 (*The Anatolian Civilisations, III, Seljuk/Ottoman, Topkapı Palace Museum Istanbul, May 22 - October 30, 1983*, n° E. 8, p. 111). Le f.1v est orné d'un *sarloh*.

30. Comptant 23 feuillets seulement, ce manuscrit ne comporte, comme le ms. de 893 H. du Musée des Arts turcs et islamiques, que 7 lignes à la page. Il est décrit par F.E. KARATAY, *Topkapı Sarayı Müzesi Kütüphanesi Farsça Yazmalar Kataloġu*, Istanbul, 1961, p. 24. L'auteur de l'ouvrage n'est pas identifié par Karatay.

celle du volume précédent et celle des volumes S.P. 1324 et 1325.

— achevée de copier en Ramazān 893H./août-septembre 1488, une *Risāla* dédiée au Sultan Bayazit et conservée au Musée des Arts turcs et islamiques d'Istanbul (Env. n°2179-1, Pl. XI A). Signée du même Sayyidi Mohammad Monšī, elle est postérieure de 10 ans aux deux volumes précédents et laisse apparaître dans le tracé du *Tā'liq* quelques traits de ce qui sera le *Divānī* ottoman.

Ne serait-il pas possible, bien que nous connaissions fort peu de choses sur les *monšī* qui pratiquèrent le *Tā'liq* pour Mehmet II puis pour Bayazit³¹, de supposer que Sayyidi Mohammad, maîtrisant parfaitement le *Tā'liq*, ayant été formé dans la chancellerie des Aq-qoyunlu, était l'un de ceux qui réorganisèrent la chancellerie sous Mehmet II et qu'il a pu jouer un rôle déterminant dans l'évolution du *Tā'liq* vers le *Divānī*? Même si le fait ne peut encore être établi avec certitude, il n'en reste pas moins qu'il est un témoin très important pour l'étude de cette période qui a vu tout d'abord un extraordinaire engouement pour le *Tā'liq* iranien, puis la recherche d'un nouveau style qui amènera l'effacement du *Tā'liq* au profit d'une écriture nouvelle, le *Divānī*,

qui sera perçue par la suite comme plus spécifiquement ottomane.

On note enfin un essai, sans lendemain certes, d'utiliser le *Tā'liq* pour calligraphier des manuscrits de textes littéraires ou mystiques. La chose est d'importance car elle souligne le rôle des écrivains du *Divān* dans l'élaboration et la mise en œuvre de nouvelles écritures sous le patronage d'un prince³². Certaines époques semblent avoir été privilégiées à cet égard. Par ailleurs, l'érection du *Tā'liq*, une écriture dont les racines semblent anciennes, en un style d'écriture "canonique", ou, à Istanbul, celle du *Divānī* paraissent s'être produites à des époques de foisonnement calligraphique et de recherche de styles nouveaux. Il serait certainement très instructif de poursuivre une recherche systématique sur les variantes de l'écriture "*Nashī*" qui ont annoncé et précédé l'apparition du *Nasta'liq*, et sur les chancelleries aux XIII^e et XIV^e s.

Il faudrait, enfin, pouvoir disposer de suffisamment d'exemples d'écritures datées, signées et localisées, et de critères solides d'analyse paléographique, pour pouvoir être en mesure de mieux saisir les différents aspects d'évolutions qui attestent de la vitalité des *scriptoria* du monde de culture persane.

31. BAYANI, *H^w oşnevisān*, *o.c.*, IV, cite quelques noms de maîtres de *Tā'liq* ayant vécu dans l'Empire ottoman, et notamment (n° 27 p. 263), Mīr Mohammad b. 'Abd al-Avval, qui l'écrivait, semble-t-il à la perfection. Venu à Istanbul, il y fit édifier une *takiyya* et y mourut en 942 H./1535-6.

32. Un autre rapprochement possible entre des écritures de chancellerie et un style d'écriture se rencontrant dans des manuscrits nous semblerait également digne d'étude, si du moins on arrivait à rassembler un *corpus* suffisamment significatif. Il s'agit d'écritures se rencontrant en Inde au XIV^e s., notamment dans le sultanat de Delhi. On peut ainsi rapprocher un Firman de Delhi de 725 H./1325 (cf. J. LOSTY, *The Art of the Book in India*, Londres, British Library, 1982, n° 17, p. 55) et deux manuscrits enluminés de la B.N., Persan 36 copié en 796 H./1394 et Suppl. persan 1332, non daté mais datable de la fin du XIV^e ou du début du XV^e s.